NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

118 N° 3 1996

L'évolution religieuse de Gérard Labrunie devenu Gérard de Nerval

Jean GUILLAUME

p. 385 - 397

https://www.nrt.be/es/articulos/l-evolution-religieuse-de-gerard-labrunie-devenu-gerard-de-nerval-214

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'évolution religieuse de Gérard Labrunie devenu Gérard de Nerval *

au Père Jean-Louis Préat

L'étude ici envisagée est-elle réaliste? Bien que le thème religieux n'épuise pas l'œuvre nervalienne, il demande une longue approche de cette matière, qui est considérable[1] et partiellement marquée par la folie. — À la question posée s'ajoute l'incertitude qui règne sur le degré d'achèvement de *Pandora* et d'*Aurélia*, l'une et l'autre tardives, mais capitales pour notre propos.

En guise de préalables, citons deux textes opposés, dont la synthèse appelle l'étude d'une évolution religieuse chez l'écrivain. 1) «N'allez pas croire que je sois devenu dévot ou néo-chrétien. Cela n'a pas pris un instant ce caractère, mais il y avait dans ma tête comme un carnaval de toutes les philosophies et de tous les lieux. Dévot! mais au contraire, je me croyais Dieu moi-même, et je me voyais seulement emprisonné dans une bien triste incarnation» (Lettre à Victor Loubens, [Paris, fin de 1841?], t. III, p. 487-1488). 2) «'Ô Mort où est ta victoire?' puisque le Messie vainqueur chevauchait entre nous deux! sa robe était d'hyacinthe soufrée et ses poignets ainsi que les chevilles de ses pieds étincelaient de diamants et de rubis. Quand sa houssine légère toucha la porte de nacre de la Jérusalem nouvelle, nous fûmes tous les trois inondés de lumière. C'est alors que je suis descendu parmi les hommes, pour leur annoncer l'heureuse nouvelle. / Je sors d'un rêve bien doux: j'ai revu celle que j'avais aimée transfigurée et

---

* Gérard Labrunie (1808-1855), fils du Dr Étienne Labrunie (Agen 1776-Paris 1859) et de Marie Marguerite Antoinette Laurent (Paris 1785 - Glogau [Silésie] 1810), adopta peu à peu, surtout en littérature, le nom de Nerval, qui désigne notamment une terre du Valois liée à l'ascendance maternelle.

1. «[...] sur les 5.000 pages de l'œuvre se sont entassés plus de 5.000 livres et articles qui ont composé l'image du Nerval que tous connaissent [...]» (Jacques Bony, *Le Récit nervalien*, Paris, José Corti, 1990, p. 15). — L'établissement critique, récemment terminé, a pris de longues années; voir *Œuvres complètes*, sous la direction de Jean Guillaume et de Claude Pichois, avec la collaboration de Christine Bomboir, Jacques Bony, Michel Brix, Jean Céard, Lieven D'hulst, Pierre Enckell, Antonia Fonyi, Max Milner, Vincenette Pichois, Jean-Luc Steinmetz, Jean Ziegler, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 3 volumes, 1984 [t. II], 1989 [t. I], 1993 [t. III]).

radieuse. Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire, et j'y ai lu le mot *pardon* signé du sang de Jésus-Christ» (*Aurélia*, Seconde partie, t. III, p. 746-747).

L'évolution religieuse, dont il vient d'être question, présente cependant des signes plus secrets, fondés prioritairement sur certains détails philologiques; c'est d'abord à l'un d'eux que s'attachera longuement l'analyse. Les conclusions devraient confirmer la dualité évoquée au paragraphe précédent.

Pandora, qui paraît le 31 octobre 1854 dans *Le Mousquetaire* (journal d'Alexandre Dumas), porte en épigraphe un texte du *Faust* de Goethe: «Deux âmes, hélas! se partageaient mon sein, et chacune d'elles veut se séparer de l'autre: l'une, ardente d'amour, s'attache au monde par le moyen des organes du corps; un mouvement surnaturel entraîne l'autre loin des ténèbres, vers les hautes demeures de nos aïeux» (t. III, p. 651). Ce texte, précédemment cité par Nerval dans ses traductions de *Faust*, en 1828, 1835, 1840, 1850, 1852[2], comportait toujours la forme de l'indicatif présent «partagent», forme qui figure en outre sur un autographe paraissant dater de 1853[3]. C'est vraisemblablement dans cette simple différence grammaticale (passage du présent «partagent» à l'imparfait «partageaient») que se décèle une des plus importantes évolutions spirituelles de Nerval, à moins de trois mois de sa mort, survenue le 26 janvier 1855.

Avant d'étudier la portée du passage à l'imparfait dans le texte de 1854, on observera que le présent correspond au texte allemand (*Zwei Seelen wohnen, ach! in meiner Brust*), et que, depuis 1850, Nerval était informé de l'estime que Goethe avait, le 3 janvier 1830, manifestée devant Eckermann pour la traduction publiée en 1828: «Je n'éprouve plus de plaisir à lire le *Faust* en allemand; mais, dans cette traduction française, chacun des détails reprend sa fraîcheur, sa nouveauté, son esprit[4].» Nerval avait donc, semble-t-il, des raisons majeures de s'en tenir à la forme qu'il avait utilisée jusqu'en 1853, d'autant qu'elle portait la caution de Goethe. Ajoutons que le changement de «partagent» en

2. *Pandora*, édition critique par J. Guillaume, Presses Universitaires de Namur, 2e édition, 1976, p. 54.

3. *Ibid.*, planche II, fragment 3.

4. Eckermann, *Entretiens avec Goethe*, traduits par J.-N. Charles, Paris, Hetzel, 1862, p. 247. «Im Deutschen, [...], mag ich den *Faust* nicht mehr lesen; aber in dieser französischen Übersetzung wirkt alles wieder durchaus frisch, neu und geistreich» (Eckermann, *Gespräche mit Goethe*, Leipzig, Brockhaus, t. II, 1836, p. 170).

«partageaient», décelé sur un texte du 31 octobre 1854, altère le sens d'une phrase qui n'avait connu jusque-là, pour les emplois de l'indicatif, que le présent («partagent», «veut», «attache», «entraîne»). La question semble donc importante, et engage à la prudence.

Il y aurait d'abord lieu de s'interroger sur le rapport qui pouvait exister entre le changement («partagent» devenant «partageaient») apporté à l'épigraphe empruntée à Goethe et le texte que signe Nerval. De ce texte nous transcrivons la fin:

> Je n'ai revu la Pandora que l'année suivante [1840], dans une froide capitale du Nord [Bruxelles]. Sa voiture s'arrêta tout à coup au milieu de la grande place, et un sourire divin me cloua sans force sur le sol. «Te voilà encore, enchanteresse, m'écriais-je, et la boîte fatale, qu'en as-tu fait?
>
> – Je l'ai remplie pour toi, dit-elle, des plus beaux joujoux de Nuremberg. Ne viendras-tu pas les admirer?»
>
> Mais je me pris à fuir à toutes jambes vers la place de la Monnaie. «O fils des dieux, père des hommes! criait-elle, arrête un peu. C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre comme l'an passé... Où as-tu caché le feu du ciel que tu dérobas à Jupiter?»
>
> Je ne voulus pas répondre: le nom de Prométhée me déplaît toujours singulièrement, car je sens encore à mon flanc le bec éternel du vautour dont Alcide m'a délivré.
>
> O Jupiter! quand finira mon supplice? (t. III, p. 663).

Reprenant la question qui introduisait l'extrait ci-dessus, on observe que *Pandora* s'achève sur la mention d'un «supplice» dont la fin reste inconnue de la victime. Celle-ci, qui a fui la tentation, n'est plus divisée par «deux âmes» rivales; d'où le changement, au prix d'une infidélité dans la traduction, de «partagent» en «partageaient». — Quant au supplice, il provient de la permanence de la blessure («[...] je sens encore à mon flanc le bec *éternel* [nous soulignons] du vautour dont Alcide m'a délivré»).

Que la mutation de «partagent» en «partageaient» marque profondément la fin de *Pandora*, l'étude de l'appareil critique de *La Pandora* (forme de la nouvelle en 1853) le donne à penser. On s'aperçoit en effet que, dans les brouillons, Nerval avait écrit: «Cet épisode répond sans doute à ces paroles du Docteur Faust. Deux âmes hélas se partagent mon sein et chacune d'elles veut se séparer de l'autre» (voir notre article «Aux origines de Pandora», Namur, *Études nervaliennes et romantiques*, V, 1982, p. 21). — Ajoutons que *La Pandora* se termine, non pas à Bruxelles mais à Salzbourg; et non dans le supplice, mais dans la recherche de l'humilité (t. III, p. 1299).

Le passage à l'histoire montrera combien la femme, en 1853-54, s'avérait puissante, ayant subjugué, depuis une quinzaine d'années, le cœur et l'esprit de Gérard. — Reportons-nous au 19 novembre 1839. L'écrivain, âgé de 31 ans, arrive à Vienne pour un séjour d'études discrètement facilité par Lingay, alors secrétaire de la présidence du Conseil des ministres et maître des requêtes au Conseil d'État[5]. Le 22 décembre, lors d'une réception à l'ambassade de France, tenue par le comte de Sainte-Aulaire, il remet à la pianiste virtuose Marie Pleyel, arrivée depuis une semaine pour une série de concerts, une lettre introductive composée par le tout-puissant Janin, l'un des rédacteurs du *Journal des Débats*. Dès le lendemain, Gérard écrit à son bienfaiteur: «Pour moi, qui n'ai guère ici d'autre importance que celle d'un feuilletoniste anonyme et ignoré, je vous ai dû hier un fort bel accueil et un honneur infini. Imaginez-vous que, bien que Mme Pleyel soit arrivée depuis une semaine, je n'avais pas osé encore lui aller remettre votre recommandation. On me la faisait si entourée de ducs, de princes et de grands artistes, que j'hésitais à me présenter à une aussi belle dame, même sous votre patronage. Mais hier j'ai eu la fortune de me rencontrer avec elle à la table de notre ambassadeur, et alors il a bien fallu surmonter ma honte. M. de Sainte-Aulaire, auprès duquel nous étions placés, m'a trahi tout d'abord, et à peine a-t-il eu prononcé votre nom que Mme Pleyel ne s'est plus occupée que de vous, et que de moi, par conséquent. On a déclaré de toutes parts que j'étais très heureux; princes, ambassadeurs et maréchaux de France (M. le duc de Raguse [maréchal Marmont] y était), tous ont compris qu'il s'agissait pour notre belle compatriote d'un *souvenir* bien supérieur à leurs hommages, et je vous jure que l'Allemagne, la Russie et l'Émigration se trouvaient fort humiliées dans ce moment-là. / Ce matin, Mme Pleyel m'a parlé bien longtemps de vous, et m'a dit tout ce qu'elle devait à votre amitié» (t. I, p. 1329). — Le 30 janvier 1840, Gérard écrit à son père: «Je suis le commensal le plus fréquent de l'ambassade, et dimanche dernier [le 26] l'ambassadeur a eu la bonté de me dire: 'Nous ne vous avons pas vu depuis trois jours; vous abandonnez la maison paternelle?' Hier soir mercredi, après dîner, nous avons joué des proverbes. Mme Pleyel et le maréchal sont venus dans la soirée; c'était charmant. La semaine dernière, nous avons lu des comédies devant toute une assistance de princes et d'ambassadeurs» (*ibid.*, p. 1336). — Le 25 février 1840, Gérard mande à Alexandre Dumas:

---

5. Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Paris, Fayard, 1995, p. 152-153.

«Nous avons ici Bériot, Liszt et Mme Pleyel, cette dernière vient à l'ambassade et nous jouons des proverbes, où je ne sais pas mes rôles devant un parterre de princes et de souverains [...]» (*ibid.*, p. 1339). Trois jours plus tard, dans une lettre de Nerval à Hippolyte Monpou: «Nous avons eu des célébrités musicales de toutes sortes: Bériot, Liszt, Mme Pleyel. Cette dernière a eu de grands succès, c'est non seulement une grande artiste mais une femme pleine de charme et d'esprit. Nous avons joué souvent des proverbes et des comédies, à l'ambassade, où elle faisait partie de la société intime» (*ibid.*, p. 1345). — Mais un autre son de cloche se perçoit chez Liszt, écrivant, le 2 février 1840, à la comtesse d'Agoult: «Le cancan musical de mon retour avec la Camilla [entendons: Camille, l'un des prénoms de la virtuose, qui est aussi celui du mari Pleyel] est bien imaginé. Il me faudrait un omnibus pour la ramener avec sa suite. Ce sera l'ambassade de France qui se chargera probablement de ce soin[6].» Cette observation, étrangère au mythe de la future *Pandora,* vient en accréditer la vraisemblance. — Mais rien, jusqu'ici, ne laisse augurer les rapports passionnés dont la nouvelle, le 31 octobre 1854, se fera l'écho après quinze ans («Vous l'avez tous connue, ô mes amis! la belle Pandora du théâtre de Vienne. Elle vous a laissé sans doute, *ainsi qu'à moi-même* [nous soulignons], de cruels et doux souvenirs!» [t. III, p. 655]). Le texte est signé «Gérard de Nerval»; nulle mention du nom réel de la pianiste.

La surprise vient d'une lettre que Marie Pleyel adresse, le 14 mai 1840, à Janin (alors que Gérard a quitté Vienne en mars ou au début d'avril): «[...] quand j'étais triste de ne pas recevoir de vos nouvelles, [Gérard] me consolait avec une parfaite bonté. Je lui ai écrit avant-hier[7].» Si la lettre, qui devait transiter par *La Presse*, est parvenue à son destinataire, elle ne figure pas dans la documentation aujourd'hui connue. Mais que Gérard ait ou non reçu le message, il retrouve la pianiste en décembre à Bruxelles, où la représentation de *Piquillo* l'avait retenu: voilà du moins ce qu'il écrit, le 23, à son père. Au terme de la lettre: «Adieu mon cher papa et à quelques jours d'ici.» Il rentre à Paris le 6 janvier 1841. Le 7 mars, la *Revue de Paris* publie *Les Amours de Vienne*, ajoutant en note que l'auteur a été «frappé subitement par une maladie violente [...]». L'internement, qui a commencé vers le 20 février, se prolongera, moyennant quelques rémissions, jusqu'en novembre.

---

6. *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult (1833-1864),* présentée par Daniel Ollivier, Paris, Grasset, 1933-1934, p. 370.

7. Lettre publiée par Jeanne Poirier, *Revue d'histoire littéraire de la France,* avril-juin 1955, 225.

Face à une documentation aussi lacunaire, la critique ne saurait être trop prudente. Certes, la publication des *Amours de Vienne* est postérieure au retour d'Autriche. Quant à la date de composition, elle est moins claire, et l'on voudrait notamment savoir si la nouvelle ne doit rien au séjour bruxellois, qui fut l'occasion, pour Gérard, d'autres rencontres avec Marie Pleyel, — rencontres de peu antérieures à la longue folie.

La difficulté se corse avec les variantes, verbales ou contextuelles, révélées par l'histoire, si l'on observe qu'entre le séjour viennois de 1839-1840 et la publication de *Pandora* le 31 octobre 1854, *Les Amours de Vienne* ont paru, notamment, dans la *Revue de Paris* (7 mars 1841), dans *La Silhouette* (18 février 1849), et dans le *Voyage en Orient* (1851). Quel que soit le texte voulu par Nerval dans *Le Mousquetaire* — texte que Dumas omit le 31 octobre 1854 —, le lecteur ne saurait oublier la dimension, affective autant que secrète, de plusieurs variantes.

L'étude de ces dernières et de leurs ramifications modifie le champ de la recherche, puisque celle-ci conduit dorénavant — mais l'héroïne aura nom «Pandora» — du 22 décembre 1839 (date de la première rencontre) au 31 octobre 1854, où se confirme, si besoin en était, la note passionnée des anciennes aventures viennoises: «Tout à coup, elle se jeta à mon cou et m'embrassa, en disant avec un fou rire: / 'Tiens, c'est un petit prêtre! Il est bien plus amusant que mon baron!' / J'allai me rajuster à la glace; car mes cheveux châtains se trouvaient tout défrisés, et je rougis d'humiliation en sentant que je n'étais aimé qu'à cause d'un certain petit air ecclésiastique que me donnaient ma contenance timide et mon habit noir. / 'Pandora, lui dis-je, ne plaisantons pas avec l'amour ni avec la religion, car c'est la même chose, en vérité. / — Mais j'adore les prêtres, dit-elle; laissez-moi mon illusion. / — Pandora, dis-je avec amertume, je ne remettrai plus cet habit noir, et, quand je reviendrai chez vous, je porterai mon habit bleu à boutons dorés, qui me donne l'air cavalier. / — Je ne vous recevrai qu'en habit noir', dit-elle» (t. III, p. 656-657). Il est significatif qu'à cet extrait correspondait, dans la version de 1853 (laissée inédite par l'auteur), une déclaration plus discrète: «'Tiens, c'est un petit prêtre!' dit-elle en m'embrassant tout à coup» (*ibid.*, p. 1294). — Le 31 octobre 1854, moins de cent jours restent à Nerval, alors qu'il porte depuis près de quinze ans de sulfureux souvenirs, auxquels il doit sans doute une part de sa folie: «Enfin, *la Pandora*, c'est tout dire, — car je ne veux pas dire tout» (*ibid.*, p. 655). Cette compagnie, dont le dernier rappel évoque un «supplice», en dit long sur la fin, s'il est vrai que «Tout est dans la fin»

(*ibid.*, p. 783), et qu'à la date du 31 octobre 1854 *Aurélia* se trouve depuis une bonne dizaine de mois en préparation.

Pour sonder la profondeur de la blessure — et de l'amour —, il y aurait lieu d'observer que si, dans l'économie des futures *Filles du Feu*, la présence de *Sylvie* exclut celle de *La Pandora*[8], c'est vers la fin de 1853 que l'interné rédige, contre l'avis, semble-t-il, du Dr Émile Blanche[9], les premiers essais d'*Aurélia*, dont le folio initial commençait ainsi (avant les corrections): «Ce fut en 1840 que je reçus la première atteinte de ma cruelle maladie. Je me trouvais à Bruxelles [...]» (t. III, p. 751, 1373). — C'est dire le lien nouant entre elles *Pandora* et *Aurélia*, publications représentatives, auxquelles se limitera l'examen. La seconde œuvre, dont la composition, bien qu'inachevée, prit à Nerval un peu plus d'un an, n'eût guère existé sans la première, où la longue servitude s'accommodait sans doute du silence, — jusqu'au moment (11 novembre 1853) où Dumas, proposant à Nerval le récit de «Trois jours de folie» (du 24 au 26 août 1853), vit cette récente aventure transmuée en une autre vécue à Vienne (du 30 décembre 1839 au 1er janvier suivant), en compagnie de Pandora, à l'occasion du carnaval.

On vient de le noter, le folio initial des premiers essais d'*Aurélia* commençait par «Ce fut en 1840 que je reçus la première atteinte de ma cruelle maladie. Je me trouvais à Bruxelles» (t. III, p. 751, 1373). Mais la phrase sera corrigée, sur le manuscrit, en «Ce fut en 1840 que commença pour moi cette — Vita nuova —» (p. 1379), qui semble orienter la suite dans une toute autre direction. D'autant que, lorsqu'*Aurélia* paraît le 1er janvier 1855 (deux mois après *Pandora*), on trouve, au début du troisième paragraphe: «Cette *Vita nuova* a eu pour moi deux phases. Voici les notes qui se rapportent à la première. — Une dame que j'avais aimée longtemps et que j'appellerai du nom d'Aurélia, était perdue pour moi» (t. III, p. 695-696). Du point de vue critique, on souhaiterait situer dans le temps la correction de «cruelle maladie» en «Vita nuova», et en percevoir les conséquences thématiques. Peut-être conviendrait-il, en cette double difficulté, de faire appel à certain extrait, dont Nerval n'a laissé que le manuscrit: «Ô souvenirs cruels et doux, vous étiez pour moi le retour à une *vie* paisible et *régénérée*» [nous soulignons à deux reprises en

8. Voir notre article «Nerval en sa nuit», Namur, *Études nervaliennes et romantiques*, X, 1993, p. 54.

9. Cf. Pichois et M. Brix, *op. cit.*, p. 346, note 5.

raison du rapprochement sémantique avec «Vita nuova»] (p. 755). — La suite est liée à la présente recherche: «L'amour renaissait dans mon âme et venait tout embellir autour de moi. / Plusieurs amis vinrent me voir dans la matinée; je me promenai avec eux dans le jardin, en leur racontant mes épreuves. L'un d'eux me dit en pleurant: 'N'est-ce pas que c'est vrai qu'il y a un Dieu?' Je lui en donnai l'assurance et nous nous embrassâmes dans une douce effusion» (p. 755). — Thème spiritualiste, qui constitue certes un changement par rapport à «ma cruelle maladie», remplacée en son temps par «cette — Vita nuova —» (syntagme qui reviendra tel, hormis les tirets, au début d'*Aurélia*).

Cette difficile recherche, avec son lot d'hypothèses, débouche-t-elle sur une *Aurélia* lumineuse? Il s'en faut. Paradoxalement, il est plus facile de fixer l'époque où la nouvelle n'avait pas encore commencé. Cette époque paraît coïncider avec l'évocation, postérieure de près de treize ans aux faits, de la «cruelle maladie» qui semble s'être déclarée en février 1841. Dès lors 1853 (date probable du manuscrit) jouera le rôle d'année-charnière, dont certains éléments permettraient le passage de «cette cruelle maladie» à «cette — Vita nuova —», lointain et timide début d'*Aurélia.*

Inachevée, et parce que telle, *Aurélia* (t. III, pp. 693-756, 1325-1381) constitue le point d'orgue de l'Œuvre nervalienne. L'étonnant, dans cette matière foisonnante, est que les découvertes les plus inespérées — on songe au manuscrit Z (p. 1332), auquel l'auteur semble avoir travaillé en 1854, lors de son dernier voyage en Allemagne — posent finalement plus de questions qu'elles n'en résolvent. Ainsi, pourquoi la *suppression* des deux éléments suivants, capitaux pour l'étude de l'évolution religieuse? : 1) «Celle que tu aimes, est-ce l'Église? Celui que tu aimes, n'a-t-il pas le nom d'Eloah?» (p. 1337) [placés en épigraphe, c'étaient les premiers mots du texte, après le titre d'alors (*Le Rêve et la Vie*)]; 2) «Quand les premiers jours de surprise et de fièvre furent passés, je me crus dans un paradis. Une famille pleine de bontés et d'attentions pour moi, des personnes, malades comme moi, mais douces et pleines de sympathie pour mon malheur, m'entouraient de consolations; et l'air pur de la colline, les premières verdures du printemps calmèrent peu à peu mon agitation. J'allais souvent à l'Église et les pensées religieuses entrèrent avec force dans mon âme, en me reportant aux premiers jours de ma jeunesse» (p. 1347). — Et, surtout, comment concilier pareil extrait avec le suivant, tiré d'une lettre[10] écrite, en avril ou mai 1841, par Ourliac à Loubens (le plus sûr ami de Gérard) après une visite à l'interné:

10. Cl. Pichois et M. Brix, *op. cit.*, p. 196.

«Vous me demandez les causes de ce malheur [la folie]. J'en vois mille [...], l'inconduite, des excitations perpétuelles sans but et sans effet [...]»?

Des deux premiers textes ci-dessus mentionnés, la suppression de l'un («Celle que tu aimes [...]») irait peut-être dans le sens d'une vive réaction nervalienne, exprimée dans *Les Nuits d'octobre* (*L'Illustration*, 30 octobre 1852), face à la misère, physique et morale, rencontrée au cabaret populaire de Paul Niquet: «Les hommes riches manquent trop du courage qui consiste à pénétrer dans de semblables lieux, dans ce vestibule du purgatoire d'où il serait peut-être facile de sauver quelques âmes... Un simple écrivain ne peut que mettre le doigt sur ces plaies, sans prétendre à les fermer. / Les prêtres eux-mêmes qui songent à sauver les âmes chinoises, indiennes ou thibétaines, n'accompliraient-ils pas dans de pareils lieux de dangereuses et sublimes missions? — Pourquoi le Seigneur vivait-il avec les païens et les publicains?» (t. III, p. 335). Quant à la suppression du second texte, nous n'en voyons pas avec évidence la raison; peut-être l'auteur a-t-il estimé qu'il en disait trop sur son enfance (quel que fût le souvenir gardé de fautes plus tardives).

La difficulté éprouvée à porter un jugement moral sur *Aurélia* ne tient pas seulement à l'obscurité des origines (passage de la «cruelle maladie» à la «Vita nuova»). Elle s'explique aussi par le relatif désordre des composantes, dont toutes ne s'inscrivent pas dans l'œuvre finale (et non finie) avec le même degré d'évidence ou de nécessité. Que la critique ait pu longtemps travailler sur une insolite «Première partie» — deux mots qu'on chercherait en vain dans l'édition originale (*Revue de Paris*, 1er janvier 1855, p. [5]) —, est déjà symptomatique. Quant à la «Seconde partie» (*ibid.*, 15 février, p. [477]), si certains de ses éléments ont bien été, sur épreuve, revus par l'auteur, non seulement la *Revue de Paris* n'en a jamais reçu le bon à tirer, mais l'ordre dans lequel le texte fut publié durant plus d'un siècle est sujet à caution, et laisse aujourd'hui place à l'hypothèse d'une double version (celle de l'aveu, celle de la discrétion) pour un secteur capital de l'œuvre. Or c'est dans l'une de ces deux versions (celle de l'aveu) que figure un élément essentiel à l'étude ici entreprise: « — Mon Dieu, mon Dieu! pour elle et pour elle seule, mon Dieu, pardonnez! m'écriai-je en me jetant à genoux» (t. III, p. 728; voir aussi *Masques*[11], p. 147, où les deux versions sont présentées en parallèles).

---

11. ***Nerval, masques et visage. Entretiens de Jean Guillaume avec Jean-Louis Préat.*** Namur, *Études nervaliennes et romantiques*, IX, 1988.

L'extrait se rattache, par sa thématique, au début (en version unique) de la «Seconde partie», où la mort d'Aurélia inspire la page la plus intense, et l'une des plus dramatiques, comme si l'auteur jetait à la face de Dieu ses propres doutes et son innocence: «Une seconde fois perdue! / Tout est fini, tout est passé! C'est moi maintenant qui dois mourir et mourir sans espoir. — Qu'est-ce donc que la mort? Si c'était le néant... Plût à Dieu! Mais Dieu lui-même ne peut faire que la mort soit le néant./ Pourquoi donc est-ce la première fois, depuis si longtemps, que je songe à *lui*? Le système fatal qui s'était créé dans mon esprit n'admettait pas cette royauté solitaire... ou plutôt elle s'absorbait dans la somme des êtres: c'était le dieu de Lucrétius, impuissant et perdu dans son immensité. / Elle, pourtant, croyait à Dieu, et j'ai surpris un jour le nom de Jésus sur ses lèvres. Il en coulait si doucement que j'en ai pleuré. O mon Dieu! cette larme, — cette larme... Elle est séchée depuis si longtemps! Cette larme, mon Dieu! rendez-la-moi!» (p. 722).

Quant à l'identité de la femme aimée, disparue et tant pleurée, y a-t-il intérêt à se vouloir moins discret que Nerval? Il n'a pas fait mystère de Pandora («Vous l'avez tous connue»), qui l'a conduit au bord de l'asile. En revanche, pour Aurélia... Les plus sûrs aveux appartiennent peut-être à la confidence allusive et posthume, alors que plus rien n'est à craindre des philistins. — S'il fallait choisir entre les signes, nous garderions un faible pour le semi-plagiat commis sur un Uhland innommé, dont Nerval, citant librement (dans *L'Illustration* du 3 février 1855) *La Fille de l'hôtesse*, confie à la morte: «Je ne t'ai pas connue, mais je t'aime et t'aimerai pendant l'éternité» (t. III, p. 690, 1324).

«... je t'aime et t'aimerai pendant l'éternité.»: ces mots, Nerval ne les a pas laissé entendre à l'héroïne d'*Aurélia*, peut-être parce qu'elle ne bénéficiait pas de la distance imposée par la ballade germanique. Reste qu'*Aurélia* est contemporaine de *Promenades et souvenirs*, où était évoquée la poésie susdite: il paraît difficile d'admettre que le second recueil n'éclaire pas le premier. — On connaît aujourd'hui par maints témoignages, dont la plupart sont postérieurs à Nerval, la respectueuse affection que celui-ci portait à Stéphanie Houssaye, épouse d'un homme mondain et volage. On sait aussi, par *Les Confessions* de ce dernier, que vers octobre 1854 Nerval rendit visite à son amie malade, et qu'après l'avoir quittée il dit à l'époux parfois infidèle: «Votre femme est trop jeune pour mourir, mais si elle mourait, ne la laissez point partir sans lui demander grâce de vos torts si vous en avez eu envers elle, car vous ne vous consoleriez jamais sans le par-

don[12]»; — on croirait entendre, en prélude ou en écho, certaine note citée au début du présent article: «j'y ai lu le mot *pardon*». Stéphanie Houssaye est décédée le 12 décembre.

Il sera permis à l'histoire de rappeler combien la mort d'Aurélia a marqué le début de la «Seconde partie», et provoqué chez l'auteur une lucide analyse de son propre itinéraire religieux: outre le passage cité plus haut («Elle, pourtant, croyait à Dieu [...]»), Nerval poursuit: «Lorsque l'âme flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l'esprit et le retour de la froide réflexion, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher des secours; — je n'en ai jamais pu trouver dans cette philosophie, qui ne nous présente que des maximes d'égoïsme ou tout au plus de réciprocité, une expérience vaine, des doutes amers; — elle lutte contre les douleurs morales en anéantissant la sensibilité; pareille à la chirurgie, elle ne sait que retrancher l'organe qui fait souffrir. — Mais pour nous, nés dans des jours de révolutions et d'orages, où toutes les croyances ont été brisées; — élevés tout au plus dans cette foi vague qui se contente de quelques pratiques extérieures et dont l'adhésion indifférente est plus coupable peut-être que l'impiété ou l'hérésie, — il est bien difficile, dès que nous en sentons le besoin, de reconstruire l'édifice mystique dont les innocents et les simples admettent dans leurs cœurs la figure toute tracée. 'L'arbre de science n'est pas l'arbre de vie!' Cependant, pouvons-nous rejeter de notre esprit ce que tant de générations intelligentes y ont versé de bon ou de funeste? L'ignorance ne s'apprend pas» (t. III, p. 722-723).

«[...] nés dans des jours de révolutions et d'orages, où toutes les croyances ont été brisées [...]»: apparemment, Nerval est solidaire du scepticisme d'une pareille époque. — Mais un signe contraire marque le début des *Illuminés* (1852), si l'on observe que Babou, publiant, à vingt-six ans, dans *La Patrie* du 20 octobre 1850, un feuilleton de douze colonnes[13], avait fait de Nerval un adepte des lumières: «En remontant sa carrière littéraire, je le trouve d'abord dans la bibliothèque de son oncle, aux prises avec toutes les séductions du dix-huitième siècle. Voltaire le fait sauter sur ses genoux en appliquant des chiquenaudes à sa jeune raison; ce qui lui donne l'éveil de la curiosité satirique. Diderot l'enlève dans

12. Arsène Houssaye, *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle, 1830-1880*, Paris, Dentu, t. III, 1891, p. 368.

13. Pour plus de détails, nous nous permettons de renvoyer à notre article *La Rencontre de Nerval et de Babou*, Namur, *Études nervaliennes et romantiques*, II, 1979, p. 45-50.

ses bras et le promène au Salon; ce qui lui révèle le premier sentiment de l'art. Rousseau l'emmène avec lui à l'Ermitage, et le voilà plongé dans les mystérieux délices de la rêverie. / Est-ce là tout? non pas, s'il vous plaît. La bibliothèque ne contient pas seulement les grands classiques de l'époque voltairienne. Plus haut que les encyclopédistes, sur le rayon de Tantale, qui touche presque au plafond, il y a toute la famille des romanciers et des pamphlétaires qui ont précédé ou accompagné la Révolution. L'enfant grimpe à l'échelle, les joues tout empourprées par le reflet brûlant du fruit défendu. Il y met la main et retire l'échelle. Où ira-t-il se cacher pour lire à son aise ces auteurs réprouvés[14], Crébillon, Louvet, Mercier, Laclos, Rétif, Cazotte et tant d'autres célébrités du moment, qui ne sont aujourd'hui qu'un objet de curiosité historique? / [...] M. Gérard de Nerval a puisé dans le dix-huitième siècle le premier aliment de sa pensée. Nous le retrouvons, après bien des années, fidèle au même goût, friand des mêmes secrets, rechercher aux mêmes sources les *Confidences de Nicolas.*»

La réaction de l'intéressé ne se percevra qu'en 1852, date de publication des *Illuminés.* À la liste d'écrivains que Babou mentionnait en 1850 (Voltaire, Diderot, Rousseau, Crébillon, Louvet, Mercier...) répond la discrète évocation d'«une foule d'ouvrages, — publiés la plupart sans nom d'auteur sous la Monarchie; ou qui, à l'époque révolutionnaire, n'ont pas été déposés dans les bibliothèques publiques» (t. II, p. [885]). La différence de récolement fait question. D'autant que Nerval, publiant, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1850, la fin des *Confidences de Nicolas,* venait d'écrire: «L'exemple de la vie privée et de la carrière littéraire de Restif démontrerait au besoin que le génie n'existe pas plus sans le goût [,] que le caractère sans la moralité. Les aveux qu'il fait des regrets et des malheurs constants qui ont suivi ses fautes nous ont paru compenser la légèreté de certains détails. Il y avait là une leçon qu'il fallait donner tout entière, et dont une réserve plus grande aurait peut-

14. Repères bio-bibliographiques. — Claude Prosper Joliot de Crébillon (1707-1777), *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (1736), *Le Sopha,* (1742), *La Nuit et le moment* (1755). / Jean-Baptiste Louvet de Couvray (1760-1797), *Les Amours du chevalier de Faublas* (1787-1789). / Louis Sébastien Mercier (1740-1814), *Tableau de Paris* (1781-1788), *Nouveau Paris* (1798). / Pierre-Ambroise Choderlos de Laclos (1741-1803), *Les Liaisons dangereuses* (1782). / Nicolas Restif, dit Restif ou Rétif de la Bretonne (1734-1806), *Le Paysan perverti ou les dangers de la ville* (1775), *La Paysanne pervertie* (1784), *Les Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne* (1788-1793), *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé* (1794-1797). / Jacques Cazotte (1719-1792), *Le Diable amoureux* (1772).

être affaibli la portée[15].» — Choix responsable, ou les mots n'ont plus de sens. Deux années encore, et c'est lui-même que, sans biaiser, l'écrivain lucide accuse dans *Les Illuminés*: «[...] j'ai tout jeune absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme; et plus tard même, mon jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives. / Peut-être valait-il mieux n'y plus penser: mais il est bon, je crois, de se délivrer de ce qui charge et qui embarrasse l'esprit» (t. II, p. 886).

Ainsi, en quelques points, une ligne secrète émerge, annonciatrice du visage ultime. Elle paraît trouver son origine dans le *Faust* de 1850, dont la fin, résumée par Nerval, évoque le salut promis au génie. Du «ciel [qui] pardonne» (*Faust,* Les Veillées littéraires, 1850, p. 44) au «ciel [où se lira] le mot *pardon*» (*Aurélia,* 1855), la route est à présent tracée.

B-5000 Namur Jean GUILLAUME, S.J.
Rue de Bruxelles, 61 Centre de Recherches Nerval-Baudelaire

Sommaire. — L'évolution religieuse de Gérard de Nerval (1808-1855) est d'autant plus délicate à établir que cet écrivain, qui a laissé des pages célèbres sur le thème de la faute et du pardon, a connu maints séjours en maison de santé. La présente étude se limite à deux œuvres majeures de la fin (*Pandora, Aurélia)*; leur établissement critique laisse entrevoir le parcours intérieur, et souvent secret, probablement suivi par un auteur psychiquement fragile.

Summary. — The religious evolution of Gérard de Nerval (1808-1855) is all the more difficult to establish due to the fact that this writer, who has left us some celebrated pages on the theme of sin and pardon, knew several stays in a mental hospital. The present study limits itself to two major late works (*Pandora, Aurélia);* the critical edition of these texts gives us an insight in the interior and often secret paths probably followed by a psychically fragile author.

15. *Les Confidences de Nicolas* reparaîtront en 1852 dans *Les Illuminés*; elles en constituent, au moins matériellement, la part principale (voir, au t. II de la Pléiade, les p. [946]-1074). Lors de la recension (dans *L'Athenæum français*, 28 août 1852, p. 132-133), Charles Asselineau, dont c'est l'entrée en matière nerva**lienne, compose sur Rétif une page toute de finesse.**